

Recherche psychanalytique à l'université

Irène Krymko-Bleton, Ph.D.

Université du Québec à Montréal

Résumé

L'article vise à introduire les recherches d'orientation psychanalytique dans le champ reconnu des recherches qualitatives menées dans un cadre universitaire. Je rappelle l'histoire de l'entrée de la psychanalyse à l'université, en France et au Québec. Sont présentés ensuite certains principes de travail de recherche dégagés dans mon laboratoire. Ces principes puisent dans l'interdisciplinarité possible entre la démarche psychanalytique et l'analyse de discours selon la pragmatique linguistique. La lente prise de conscience du processus par lequel passe l'étudiant faisant sa recherche selon les principes exposés dans l'article : tel serait, selon moi, ce que la psychanalyse peut offrir de spécifique à l'enseignement universitaire en général et à l'enseignement des méthodes qualitatives en particulier.

Mots clés

MÉTHODE QUALITATIVE, PSYCHANALYSE, PRAGMATIQUE

Recherche psychanalytique à l'université : quelques mots sur son histoire

Actuellement au Québec, dans le domaine de la psychologie, les recherches qualitatives prennent progressivement la place qui devrait leur revenir à l'université. Cependant, celles d'orientation psychanalytique me semblent rencontrer le plus de difficultés à s'établir : elles sont le moins acceptées, voire, le plus méconnues. Pourtant, en Europe francophone la psychanalyse est implantée à l'université depuis plus de 40 ans en tant que discipline à part entière ou en tant qu'orientation psychologique reconnue. En France, dès 1968 l'Université Paris VIII Vincennes ouvrait un département de psychanalyse. Deux ans plus tard, Jean Laplanche – un des chefs de file de la psychanalyse française – inaugurerait le *Centre de Recherches en Psychanalyse et Psychopathologie* à Paris VII. L'actuelle École Doctorale de Recherches en Psychanalyse en constitue un des développements.

À l'Université du Québec à Montréal, la psychanalyse est présente depuis ses débuts. Si l'enseignement de la théorie psychanalytique y a trouvé sa place avec une relative aisance, la recherche d'orientation psychanalytique a

toujours été contestée. Elle s'impose d'ailleurs elle-même des restrictions et n'apparaît que sous le vocable de « psychodynamique ».

Il faut dire que la recherche psychanalytique à l'université a trouvé ses opposants non seulement parmi les tenants d'une psychologie scientifique et quantitative, mais aussi parmi les psychanalystes eux-mêmes. Ces derniers ont soulevé l'argument que la recherche psychanalytique ne pouvait prendre place qu'au cœur d'un travail clinique, puisqu'elle doit tenir compte de la relation transférentielle qui constitue un cadre à la production des libres associations. Cela l'exclut de l'université car ce cadre ne peut être offert que par des psychanalystes, donc des personnes analysées et formées à cette méthode de traitement destinée aux personnes qui souhaitent réaliser une démarche personnelle.

Même la psychanalyste Mireille Lafortune, professeur au département de psychologie dans les années 1970-90, qui a pourtant milité pour l'introduction des méthodes qualitatives d'orientation psychanalytique dans les recherches psychologiques, utilise le vocable de *psycho-dynamique* afin de différencier la psychanalyse proprement dite et la recherche universitaire. Néanmoins, dans *Le Psychologue pétrifié ou du modèle expérimental comme perversion du discours humain* (Lafortune, 1989), elle défend l'idée que des concepts psychanalytiques puissent être utilisés dans la recherche universitaire non seulement dans l'analyse de données. Il s'agit de

circonscrire des conditions concrètes et des paramètres de recherche qui respectent ce qui constitue le cœur de l'analyse : l'écoute d'un sujet divisé à partir de son contre-transfert à travers les ratés et les répétitions de son discours dans lesquels s'inscrivent ses désirs inconscients (Lafortune, 1989, 4^e de couverture)

Par ailleurs, en inaugurant le *Centre de Recherches en Psychanalyse et Psychopathologie*, Jean Laplanche affirmait que la psychanalyse pouvait s'étendre à des productions humaines pour lesquelles on ne dispose pas de libres associations.

Les recherches que je mène depuis une bonne vingtaine d'années au département de psychologie à l'UQAM m'ont amenée à vouloir développer la réflexion de Mireille Lafortune et poursuivre l'idée de Jean Laplanche.

Je partage donc avec tous mes collègues l'idée que les « associations libres » dont parle la psychanalyse ne peuvent en effet se produire que dans des conditions particulières de transfert (qui consiste, globalement parlant, en déplacement sur l'analyste des affects et des scénarios fantasmatiques refoulés du temps de l'enfance) et que la recherche psychanalytique ne peut donc pas se

servir de sa méthode spécifique à l'université. Toutefois, il m'est devenu aussi évident que c'est justement en maintenant en son centre la mise en lumière des éléments dont les sujets qui nous parlent ne sont pas conscients (ce que Mireille Lafortune indique en parlant de sujet divisé) que la psychanalyse enrichit de sa spécificité la recherche universitaire.

Les principes de travail qui se sont dégagés progressivement dans mon laboratoire

Selon mon expérience il est en effet tout à fait possible de :

1. structurer la recherche universitaire en se référant aux principes de base qui président à la mise en place de la recherche psychanalytique;
2. tenter d'identifier et de suivre des fils associatifs dans une entrevue de recherche, plutôt que des associations libres;
3. soutenir les analyses par les méthodes introduites par les psychanalystes œuvrant dans d'autres domaines de recherche que la psychologie. Mon choix personnel s'est porté sur la pragmatique linguistique, dont l'objet de recherche est l'échange verbal, comme c'est classiquement le cas pour la psychanalyse.

Structurer la recherche

Les principes psychanalytiques qui me semblent essentiels pour qui prétend se référer à la psychanalyse dans son travail sont les suivants :

1. La théorie psychanalytique s'est toujours construite à partir de l'expérience clinique qu'elle tentait de cerner et d'expliquer, donc *a posteriori*. Il s'agit donc de créer à l'université des conditions qui permettent une telle démarche.
2. Trois concepts importants décrivent la relation entre le psychanalyste et son patient : la demande, l'écoute et le transfert. Il s'agit de clarifier les limites d'utilisation des deux premiers concepts dans le contexte universitaire et de chercher à remplacer le transfert par des notions appropriées à la situation qu'est la rencontre de recherche.

La prépondérance de la clinique et l'écoute

Les questions auxquelles tentent de répondre les psychanalystes suivent toujours une surprise dans le travail avec un patient, une situation d'incompréhension, une butée lors de la rencontre avec le ou les patient(s). Elles ne sont jamais posées d'avance, bien que, bien entendu, le psychanalyste ne soit pas vierge de toute théorie et d'expérience lorsqu'il reçoit son patient. Cela oppose d'emblée le travail d'un psychanalyste et celui d'un chercheur en psychologie universitaire dont on attend qu'il formule ses questions ou ses

hypothèses (qu'on souhaite précises), avant de rencontrer les sujets de sa recherche.

Pour faire sentir à mes étudiants comment cela se passe dans le champ de la psychanalyse, je leur demande donc de ne pas formuler de question de recherche lors de nos ententes au sujet du champ de recherche qui les intéresse, par exemple, la grossesse ou la maternité, qui figurent parmi les sujets étudiés dans mon laboratoire. Ils ne formuleront leur question personnelle (voire, leurs hypothèses de travail) qu'après avoir écouté longuement plusieurs entrevues faites par d'autres. Ils disposent pour ce faire du matériel des entrevues qui ont déjà fait l'objet d'analyses et qui sont conservées au laboratoire. Tout en faisant des lectures préparatoires, les étudiants sont donc invités à écouter les propos recueillis, tant et aussi longtemps qu'une question issue de cette écoute ne surgit pas dans leur esprit. Tout en étant introduits de cette façon à la question de l'écoute, ils découvrent en même temps la polyphonie des textes et donc le caractère d'emblée relationnel de tout travail d'interprétation. Avec sa question à l'esprit l'étudiant doit alors revoir la littérature. S'il ne trouve ni dans les thèses précédentes ni dans la littérature de réponse satisfaisante à la question qu'il se pose, celle-ci devient *sa* question de recherche. Cette question peut être réélaborée ou précisée ultérieurement à la suite d'un va et vient entre ses propres entrevues et d'autres lectures.

Bien que l'étudiant ne soit pas formé à l'écoute (qui dans la psychanalyse réfère à l'inconscient), le fait même qu'il ait entendu quelque chose qui a échappé aux autres avant lui et que cela ait été possible grâce à sa sensibilité particulière, ses intérêts, voire, quelque chose de son propre inconscient, lui donne un aperçu de ce concept.

La demande

Toujours dans le cadre de la clinique, il est admis que la personne qui vient parler à un psychanalyste arrive avec une demande formulée et consciente mais que celle-ci, dans les faits, émane d'une demande inconsciente. C'est cette dernière qui va devenir le moteur de la cure. Or, on s'entend habituellement pour dire que dans le cadre d'une recherche c'est le chercheur qui adresse une demande¹ aux sujets qu'il recrute.

Si techniquement cela semble vrai, cette façon de voir semble aussi bien peu nuancée. L'expérience montre sans équivoque que les gens qui répondent aux annonces de recherche sont porteurs d'une demande² à l'égard du chercheur. Leur désir de se faire entendre peut être d'ailleurs tellement fort que, souvent, même dans l'entrevue menée de la manière la plus maladroitement, la trace de cette demande ne peut en être effacée complètement; ce qui permet aux étudiants qui ne sont pas encore formés pour la clinique, de recueillir des

propos fort intéressants. En passant, on peut souligner que le travail avec l'étudiant sur ses réactions dans le cadre de chaque entrevue de recherche (ce que nous pourrions appeler le contre-transfert en clinique) permet rapidement d'en améliorer la qualité.

La condition première pour qu'un patient parle à son analyste ou à son thérapeute est la place qu'il lui accorde – que Jacques Lacan avait nommé « sujet supposé savoir ». À première vue, ce rapport de places est inversé dans une situation de cueillette de données pour une recherche. C'est le chercheur qui ne sait pas et c'est pour cela qu'il cherche. Néanmoins, l'étudiant-chercheur est rapidement surpris de constater que même lorsqu'un sujet veut apparemment lui apprendre quelque chose, voire lui faire une leçon, en fait, on lui parle parce qu'aussi jeune et inexpérimenté qu'il soit, il paraît aux yeux des personnes qui ont répondu à son appel comme « sujet supposé savoir », tellement l'université luit derrière son dos.

L'entrevue

La collecte de données, sous forme d'entrevues cliniques évaluatives dont le nombre peut varier, est similaire à celle à laquelle procèdent d'autres étudiants engagés dans des recherches d'orientation psycho-dynamique ou humaniste, les entrevues étant aussi peu directives que possible.

Je souhaite que les étudiants apprennent rapidement à se taire mais qu'ils puissent au besoin relancer le discours du sujet. Il leur faut apprendre à être ouvert à la surprise, à contrôler leur angoisse de chercheurs débutants et donc à ne pas tenter de contrôler le discours de leurs sujets. Et surtout, il leur faut assimiler une règle de base : il ne faut pas qu'ils veuillent trouver des réponses directes aux questions qu'ils se posent.

L'analyse

Les méthodes d'analyse doivent ensuite être choisies et adaptées en fonction de l'objectif de la recherche, du nombre d'entrevues etc. Elles visent toujours à organiser les textes (puisque une entrevue transcrite devient un texte) selon plusieurs axes, pour accéder à plusieurs strates d'analyse.

Généralement, après avoir recensé les thèmes abordés, ou pas, dans l'entrevue, ce qui est une démarche commune à bien de types de recherche, on procède à plusieurs analyses.

Tout d'abord et dans la mesure où une entrevue n'a pas été interrompue de façon intempestive, on peut retrouver dans le discours du sujet les fils qui ont guidé sa pensée. Par exemple : la suite des idées, les thèmes qui reviennent sous différentes formes ou sous divers déguisements, les ruptures du discours révélant éventuellement les préoccupations du sujet, conscientes et

inconscientes. Il faut que l'étudiant puisse distinguer le discours explicite de ce que le sujet garde latent et ne pas confondre le latent avec l'inconscient, puisque le sujet peut méconnaître ce qu'il dit apparemment tout à fait consciemment et être tout à fait conscient de ce qu'il garde latent.

La relation psychanalytique classique est une relation d'échange conversationnel particulier. En tenant compte de toutes les différences de cadres et de manières dont l'échange s'effectue, il s'agit quand même aussi d'une conversation lors d'une entrevue de recherche. Ce qui nous intéresse dans cet échange est autant ce qui est dit que les façons de le dire, autant ce qui est dit que ce qui n'est pas dit alors qu'on s'attendrait que ça le soit.

C'est pourquoi, aux techniques habituelles d'analyse du discours utilisées en psychologie, j'ai adjoint les méthodes élaborées dans le cadre de recherches en pragmatique linguistique qui ont été menées par les psychanalystes linguistes. Les façons de dire (ce à quoi tout analyste est attentif et sensible dans la rencontre clinique) peuvent être analysées bien plus en détail dans une entrevue transcrite. C'est pourquoi un étudiant, fût-il peu expérimenté, à force de revenir vers le texte de l'entrevue y trouve suffisamment d'éléments pour étayer sa pensée.

L'ensemble des énonciations est replacé, autant que possible, dans le cadre de la relation que le sujet développe dans la situation d'entrevue avec le chercheur. Selon Flahault (1978), l'analyse des places interlocutives sert ce but et permet de se faire une idée de la place que le sujet octroie à l'étudiant chercheur (et donc, quelle est sa préoccupation sous-jacente). On ne parle pas de la même façon à un juge, un complice, une autorité ou un adversaire. Le concept de places interlocutives peut, à mon sens, se substituer dans le cadre de la recherche à la notion du transfert.

Les façons de dire révèlent aussi ce que la psychanalyse identifie comme défenses (conscientes ou pas) qui se manifestent lorsqu'une idée difficilement acceptable par le sujet l'effleure. L'identification de ces zones conflictuelles mises dans le contexte de l'ensemble du propos et compte tenu des places qu'il octroie à son interlocuteur et à lui-même, permet de faire des hypothèses sur ce que le sujet tente d'éviter.

Si tout sujet est divisé, nous sommes à la recherche de tout ce qui témoigne de la conflictualité de sa division et de son univers intrapsychique et interrelationnel. Pour compléter nos analyses nous nous attardons donc sur des confusions, des contradictions, des particularités d'expressions, des fautes, des omissions, des silences, des rires. Toutes ces strates d'analyse constituent autant d'éléments qui permettent de construire la synthèse finale.

Si la recherche psychanalytique vise toujours à dévoiler le sens caché, souvent méconnu du sujet lui-même de ses symptômes ou de ses actes, elle n'est pas la seule à essayer de restituer le sens de ce qu'elle observe. Un ethnologue sur le terrain, un archéologue (qui travaille à partir de fragments et de strates), voire, un détective ou un technicien de laboratoire (dont la tâche est de découvrir la nature d'objets non identifiés) ou un sémiologue qui cherche à identifier et à résoudre l'énigme du texte littéraire qu'il étudie, sont engagés dans une démarche comparable.

La question de la généralisation des résultats

Il me reste à aborder une question épineuse entre toutes : celle de la généralisation de nos résultats, puisqu'il est clair qu'un étudiant ne peut procéder à des analyses aussi minutieuses que celles que j'ai décrites, pour un grand nombre de cas.

Rappelons que, dans ses débuts, la psychanalyse s'est développée à partir d'expériences particulières qui, en outre, n'étaient pas très nombreuses. Elle nous a appris que ce qui est humainement possible pour un individu peut se retrouver chez d'autres. Ainsi un étudiant ne peut pas affirmer que toutes les femmes enceintes éprouvent tel type d'angoisse; mais il peut affirmer que, s'il a trouvé l'expression de telle ou telle angoisse chez une ou plusieurs femmes avec qui il s'est entretenu, d'autres femmes pendant leur grossesse peuvent éprouver une angoisse semblable. Il ajoute donc à la connaissance générale du vécu de grossesse. Du reste, plus un phénomène est connu, plus on le remarque. Plus des répétitions apparaissent, plus certaines généralisations deviennent plausibles. C'est ainsi d'ailleurs qu'à force de voir la répétition à l'œuvre, la théorie psychanalytique a pu établir les lois de fonctionnement de l'inconscient.

Conclusion

Bien des obstacles semblent se dresser devant un étudiant qui voudrait se former aux méthodes qualitatives d'orientation psychanalytique. Contrairement au psychanalyste, l'étudiant en psychologie n'a pas nécessairement l'expérience de l'inconscient, n'est pas formé à son écoute, ne dispose pas d'une longue relation avec le sujet de son étude (tout au plus de quelques rencontres suivies d'un temps d'élaboration imparti par l'université) et il ne s'attend pas que ce soit le sujet lui-même qui trouve et dévoile ses propres motifs inconscients.

En outre, l'université formalise les rencontres entre les étudiants-chercheurs et leurs sujets. Elle offre un cadre de règles qui protègent les deux parties de débordements qui pourraient perturber les rapports entre eux. Il n'est

pas toujours commode d'ajuster les façons de procéder qui se réfèrent à la psychanalyse aux procédures de recherche qui ont cours dans un département de psychologie. Cela prend aussi du temps aux étudiants pour comprendre que, tout en élaborant leur sujet d'étude, ils élaborent eux-mêmes une méthode la mieux adaptée à la question qu'ils se posent, bien que des modèles et des méthodes leur soient présentées. Il leur faut aussi élargir leurs horizons et s'intéresser à d'autres domaines de recherche.

Mais, une fois ces difficultés dépassées, l'étudiant découvre qu'à l'expérience de la polyphonie des textes répond la multiplicité des écoutes (qui permet donc aux étudiants de dégager des nouvelles questions à partir de textes qui ont déjà été travaillés) pour ensuite rajouter leurs propres entrevues et élaborations à la banque commune. Tout cela est un processus très lent, qui demande de la maturation avec chaque nouvel étudiant.

À mon sens, cette lente prise de conscience du processus qu'il suit en faisant sa recherche – la prise de conscience qui accompagne ses autres apprentissages théoriques – est ce que la psychanalyse peut offrir de spécifique à l'enseignement universitaire en général et à l'enseignement de méthodes qualitatives en particulier. Ce bonus d'expérience personnelle récompense d'ailleurs largement l'étudiant des angoisses initiales éveillées par la situation d'incertitude et par la différence entre ce que je demande de lui dans le cadre de sa recherche et ce qu'on lui a appris dans ses cours de méthodologie.

Notes

¹ Celle-ci consciente et formulée.

² Comme on peut voir, c'est le mot « demande » qui introduit ici une ambiguïté, puisque en répondant à la demande (consciente) du chercheur, le sujet apporte sa propre demande – celle-ci inconsciente. Il a quelque chose à dire, qu'il souhaite faire entendre.

Références

Flahault, F. (1978). *La parole intermédiaire*. Paris : Éditions du Seuil.

Lafortune, M. (1989). *Le psychologue pétrifié ou du modèle expérimental comme perversion du discours humain*. Montréal : Louise Courteau.

***Irène Krymko-Bleton** est psychologue, psychanalyste. Pour elle, le travail clinique et l'enseignement universitaire sont inter-reliés. Il y a une vingtaine d'années, elle a co-fondé simultanément, avec les collègues psychanalystes, La Maison buissonnière – un lieu de rencontre enfants-parents – et, avec les étudiants au doctorat du département de psychologie, le Centre des Activités et de Références psychodynamique et humaniste (CARPH). Elle a aussi participé à la mise sur pied du Groupe d'Études Psychanalytiques Interdisciplinaires (GEPI), qui a consacré les premières années de son existence à spécifier les particularités de l'enseignement universitaire dispensé par les professeurs psychanalystes.*